Document generated on 04/23/2024 4:42 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Les yeux fertiles

Number 117, Spring 2008

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14058ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(2008). Review of [Les yeux fertiles]. *Moebius*, (117), 131–139.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ESTHER CROFT
Le reste du temps
XYZ éditeur, coll. Romanichels, 2007, 104 p.

Réparation

Dans le dernier recueil d'Esther Croft, *Le reste du temps*, il est question de cassures dans la séquence d'une vie, supportable ou insupportable, de ces cassures qui conditionnent le reste du temps à vivre ou à mourir. Une première cassure a souvent eu lieu dans l'enfance, mais c'est plutôt de celles qui surviennent inopinément qu'il sera question dans chaque nouvelle, et du repositionnement obligé qu'elles entraînent chez les personnages. Ici, la première cassure fige, les subséquentes généralement secouent. Elles peuvent aussi provoquer une renaissance à soi, parfois un changement de cap, ou plus encore, une métamorphose.

Chaque nouvelle se situe dans la perspective de la mort. Soit elle est advenue, soit elle est différée, soit elle rôde, mais elle a toujours une incidence sur la tension dramatique. Un personnage n'aura pas pressenti la mort soudaine d'un proche et devra apprendre à y survivre ; l'autre l'aura désirée et elle lui échappera ; plusieurs se ressaisiront alors qu'elle se fait imminente et combleront le reste du temps à vivre de leur plus ardente présence au monde. Cependant, pour l'ensemble des personnages, si la proximité de la mort peut infléchir le cours de leur vie, ce sont les cassures internes qui demeurent les pivots de leur évolution.

La qualité première du recueil *Le reste du temps*, c'est de plonger le lecteur au cœur de l'expérience intime de chacun des personnages, favorisant du coup une réelle pénétration de ces êtres fictifs et de là, une identification du lecteur à ceux-ci. C'est ce rapprochement rendu possible par l'écriture même d'Esther Croft qui amène le lecteur dans le vif de l'émotion et l'incite à y superposer sa propre expérience émotive de la cassure. Elle y parvient grâce à une langue précise, sans trop d'artifice, et à une narration claire qui se développe autour de motifs récurrents. Tous les motifs, par ajouts et références successives, dessinent le portrait intime du personnage avec sa cassure initiale, la toile de fond sur laquelle elle s'inscrit, et la façon dont il l'aura assumée et portée jusqu'à la plus récente cassure, celle qui demande une transformation. La dernière

cassure ne complète pas nécessairement le tableau, c'est plutôt l'émotion qui aura dominé chez le personnage. Elle le fera en imposant sa logique et en suggérant un sort possible en vertu de celle-ci.

La fréquentation au plus près de chaque personnage donne accès au lecteur à une dimension subtile des êtres atteints des maux de l'heure, les plus fréquemment cités et craints, entre autres, la maladie, la dépression, la déficience, la séparation, l'accident fatal, le suicide, l'autodestruction. Chaque nouvelle creuse les effets du mal, la vie tremblée, si j'ose dire, qui en résulte, et prépare le dénouement de celle-ci dans le creuset des cassures successives. Le mal, toujours dans la perspective de la mort, sert de prétexte à sonder ce qui a donné lieu à la cassure initiale et il apparaît assez rapidement que le regard de l'autre, d'un autre hautement significatif, a suffi pour confirmer le personnage dans le sentiment de son insuffisance. Cet autre, selon la nouvelle, sera le parent insatisfait, l'épouse exaspérée, le fils autoritaire ou le parent lui-même « cassé », dont les yeux sont sans vie. Le personnage qui souffre de ce regard déstructurant, cet « œil de Caïn » pour reprendre le titre d'une des nouvelles, devient aisément son propre bourreau et tombe dans les pièges de la comparaison et du sabotage de soi-même, comme Michel dans « L'œil de Caïn », justement, et Évelyne, dans « Évelyne Côté-Simard ».

La cassure générée par ce regard trop présent ou, à l'inverse, par une perte abrupte du regard bienveillant de l'autre à la suite d'un accident, modifie le regard porté sur soi et engendre un décentrement de l'être. Ainsi, Michel l'écrivain n'écrit qu'à peine et toujours dans le doute de sa valeur personnelle, dans la comparaison avec Thomas, son aîné, médecin dévoué, infatigable. Ainsi, le personnage de la nouvelle « Réparation » délaisse l'orthopédie qui le passionnait au profit de la néonatalogie, la passion de la femme adorée, morte dans un accident de la route, alors qu'il lui a survécu. Parce qu'il ne se pardonne pas cette survie, il renonce à une part vivante de lui en l'absence de ce regard aimant et tente même de le substituer au sien en perpétuant ce que cette femme voyait et absorbait de l'existence.

Si le lecteur n'est pas assuré d'une forme de rédemption en ce qui concerne le spécialiste de néonatalogie, Michel, ou Évelyne, les personnages des autres nouvelles vont plus clairement vers un rapprochement avec leur être profond. Ils se recentrent en entamant un changement de cap, comme René le biologiste malade de « Au pied du mur », qui quitte la femme qui le méprise pour mourir dans le respect de soi, ou comme

l'épouse affaiblie et souffrante de « Libre chute » qui choisit de mourir, plutôt que de s'éloigner encore plus de l'être intensément vivant qu'elle a toujours été, à ses yeux et à ceux de son époux profondément épris d'elle.

Antoine de « La dernière volonté » et Florence de « La belle échappée » réussissent assurément ce retour vers soi, car ils s'approprient totalement leur pouvoir de jouissance de la vie, même s'ils sont condamnés à mourir, l'un d'un cancer fatal, l'autre d'un cœur fragilisé. Le secret de cette réussite tient de leur désir inébranlable d'enchantement face à ce que la vie offre. Pour Florence, vivre de ce désir est chose sue et aisée, mais l'infarctus et ses enfants l'en avaient coupée. Antoine ressent ce désir, le préserve, toutefois il doit prendre le temps d'apprendre à le réaliser, sans le gommer sous un regard coupable. Il doit apprendre de son petit-fils Julien la façon de concentrer le regard sur ce qui est, dans l'instant présent, pour parvenir à modifier sa présence au monde. S'enchanter soi-même devient la seule manière d'occuper le reste du temps à vivre pour qui n'a pas appris à le faire depuis le début.

Les personnages qui ne savent pas si leur enfant en danger de mort va survivre, le père ministre dans « Le père de son fils » ou les parents de Martin dans « De chaque côté du lit », ceux-là vont tenter confusément d'assainir leur regard sur l'autre et sur eux-mêmes en l'adoucissant. La proximité de la mort les y pousse et à cause de l'urgence qu'elle impose, ils vont à l'essentiel. Ils se disposent ainsi à mieux aborder le reste du temps à vivre, au plus près de leur être profond, que la mort de l'enfant advienne ou non. Il en résultera sans doute qu'ils auront recours à un langage plus franc, qu'ils développeront une meilleure présence à l'autre, à l'enfant s'il survit.

Ces transformations exigent un rapport différent au temps. Le temps qui compte est l'actuel, l'instant. Il est seul garant d'une présence réelle, attentive, et de l'assouvissement du désir d'enchantement qui alimente la vraie vie. Pour s'ouvrir à l'instant, l'absorber, il faut rétablir le regard de l'enfance, l'intouché, le clair. Et le petit Julien de « La dernière volonté » dans une démonstration magnifique faite à son insu montre à son grand-père comment redonner au regard sa véritable fonction : l'assimilation heureuse de ce qui est.

Étant donné cette importance du regard chez Esther Croft, il n'est donc pas étonnant de constater combien l'écriture même des nouvelles s'appuie sur des motifs offerts à l'œil du lecteur pour mieux saisir le personnage. Souvent, dès l'exergue, le premier motif apparaît et fournit une image permettant de se représenter la cassure qui affecte le personnage. Par la suite,

ce même motif et ceux qui s'y ajoutent illustrent, en quelque sorte, l'évolution du personnage par rapport à la cassure. C'est ainsi que dans la nouvelle intitulée « Dérives », avant même de parler de Manon aux prises depuis toujours avec un mal-être qu'elle arrive mal à nommer, alors que l'exergue cite Virginia Woolf qui use des mots « halo » et « enveloppe à demi transparente où nous sommes enfermés », le motif du « halo » déjà s'installe et servira ensuite pour décrire son incapacité d'être au monde qu'elle voit à travers lui, puis l'effort qu'elle s'impose de le percer chaque fois qu'un des siens est en danger, et enfin, ses replis à l'intérieur de celui-ci, une fois le péril écarté. L'image du halo se fait prégnante, l'enfermement est ressenti à la lecture même. L'image chez Esther Croft prévaut sur le factuel, tuant dans l'œuf l'anecdotique et le futile.

D'emblée aussi, le recours à Virginia Woolf dans l'exergue suggère le motif des roches, les roches enfouies dans les poches, de la tentation de la noyade pour mettre fin à la souffrance, de la boue au creux de la rivière, toutes images dont la fine évocation éclaire, sans jamais appuyer, la nature de la souffrance de Manon et son désir de mort.

À une occasion, plus tôt dans sa vie, Manon « *était vite remontée à la surface* » quand « *elle avait reconnu l'ombre exacte de sa détresse dans les yeux de son fils* ». Pour l'en distraire, l'en extraire, elle avait joué à laver les moules du souper, à les examiner, et ce même motif de la moule sera repris très efficacement à la fin de la nouvelle pour « expliquer » le cancer du côlon qui l'affecte maintenant, cette « *petite moule ouverte… qui ne s'était peut-être pas refermée au creux de son eau froide* » qui « durant toutes ces années, avait fini par pourrir et par l'empoisonner ». Ce cancer, sa dernière guerre à livrer contre le danger, devient son espoir de survie, même si cela aboutit à la mort, puisque c'est dans la lutte seulement qu'on l'avait vue, qu'elle se voyait, capable de déchirer « *l'enveloppe à demi transparente* » qui la tenait en retrait de sa propre vie.

À la toute fin de la nouvelle, « *Manon jette au loin les derniers cailloux qu'elle avait au fond de sa poche* ». Tous les motifs, par ajouts et références successives, auront servi à mettre en relief la nature de la cassure fondamentale et la façon dont elle l'aura assumée et portée. Il en va de même dans les autres nouvelles : un réseau finement travaillé de motifs enrichit l'apparente simplicité de la langue et du récit. Chez Esther Croft, la langue, les gestes, les drames sont familiers, mais les motifs chaque fois plus significatifs, et dès lors plus pleins, finissent par occuper le premier plan du tableau. La lire demande de s'attarder à chaque nouvelle, d'assimiler attentivement ces

motifs, le rythme particulier du récit qui traduit pour chacun des personnages l'intensité particulière de sa souffrance. Celui ou celle qui le fait tire de la lecture du recueil d'Esther Croft une ample satisfaction et une nourriture essentielle, surtout si l'anime le désir de sonder les plis et replis de notre humanité.

Hélène Lépine

Sylvain Trudel
La mer de la tranquillité
Éditions Les Allusifs, 2006, 186 p.

Comment ne pas apprécier ce nouveau recueil de S. Trudel quand ce ne serait que pour la compassion qu'il manifeste envers les êtres humains et un style poétique qui fait bon ménage avec des propos dénonciateurs ? Notons que l'empathie dont il fait montre à travers sa prose ne l'empêche pas d'être lucide et d'aller en profondeur dans les problématiques soulevées en les dénonçant avec force, dans une langue qui sait rester belle et poétique. Toutes des qualités qui témoignent de l'intelligence et de la sensibilité de l'auteur.

La plupart des récits sont caractérisés par des quêtes de sens qui identifient les motivations des personnages. Recherches de sens qui prennent comme points d'ancrage des réflexions qui s'étendent à la vie et à la spiritualité. La plupart des récits impliquent des personnages désabusés qui se heurtent à la fatalité. Les questions soulevées sont de nature existentielle et impliquent des ruptures, des passages, des transitions et la perte de valeurs. Mais, fort heureusement, le pathos ne fait pas partie de ces univers.

Dès le premier texte, « Épiphanies », une quête de sens émerge déjà à travers un rapport problématique et ambigu avec la religion. Le récit tourne autour des souvenirs d'enfance du narrateur qui se remémore sa confirmation, marquée par le fait que son parrain lui avait avoué assez crûment son athéisme et alla jusqu'à lui donner un magazine pornographique en guise de cadeau. Ce texte comporte une dimension surréaliste qui en rehausse l'intérêt. L'érotisme fait bon ménage avec le mysticisme dans une démarche initiatique du narrateur qui veut enterrer son enfance. La femme n'en demeure pas moins idéalisée :

> [...] mais c'est la lointaine inconnue de la revue pornographique, offerte un dimanche par un parrain à son filleul, qui gravera à jamais dans ma conscience la conviction que les femmes sont des êtres miraculés, bénis, dignes de foi, et que leur sexe irradie de lumière sanglante entre leurs cuisses, tel un Sacré-Cœur. (p. 32)

« Le quadrille à Maman Maïs » adopte un ton plus caricatural. Ce récit raconte le cheminement d'un adolescent, Jano, qui quitte ses parents dans le but de sauver le monde. Se prenant pour le messie, il tente de ramener dans le droit chemin des marginaux tels des prostituées et des itinérants, mais sans succès ! L'échec de la religion ici nous amène à nous interroger sur l'absence de valeurs dans la société. Beaucoup de facteurs expliquent l'échec de ce projet dans le cadre du récit, entre autres les bonnes intentions qui ne suffisent pas toujours et les maladresses. Ce texte porte le sceau de l'ambiguïté, qui se manifeste par exemple lorsqu'un prêtre se bat avec un itinérant qui l'avait insulté. Itinérant que Jano venait de rencontrer et avec qui il avait commencé à cheminer péniblement. Mais le personnage le plus drôle demeure Maman Maïs, prostituée noire qui se distingue par sa volubilité, son humour et un sens de l'ironie qui met en évidence la prétention de Jano dans son entreprise de sauver le monde contre lui-même : « Son accent des îles était charmant et Jano la complimenta sur son parler exotique. "C'est que j'habite l'île Jésus, dit-elle dérisoirement, je parle le lavallois créolisé." » (p. 65).

« De camphre en talisman » poursuit un peu cette réflexion sur le sens de la religion et son incapacité à combattre le mal de vivre, même par la spiritualité : « [...] mais je me suis demandé à quoi pouvait servir leur bon Dieu, dans ce monde où tant d'hommes ont encore plus peur de vivre que de mourir. » (p. 108). Les préoccupations de l'auteur tournent autour de la mort, mort d'un homme qui a sauté du pont Jacques-Cartier et qu'il rattache symboliquement au destin de l'être humain selon le point de vue du narrateur qui a été témoin de l'affaire et dont la mère fut assassinée par le père : « [...] parce que, quand un homme meurt, c'est comme si tout le monde mourait. » (p. 110). Tout au long du récit, on s'aperçoit bien que c'est plutôt le manque d'amour qui fait problème que le rapport avec la spiritualité.

« La mort heureuse » aborde des problématiques contemporaines, notamment le suicide chez les jeunes. Il souligne l'impuissance de la religion, quelle que soit la forme qu'elle emprunte, à circonscrire l'angoisse de la mort et le mal de vivre.

Nous ne pouvons nier qu'il y ait une quête d'absolu menée par le personnage de l'adolescent qui se suicide parce qu'il n'est pas adapté à un environnement, à une société qu'il exècre de toute manière : « Se contenter de ne pas être mort, est-ce vivre ? » (p. 132). On retrouve une sorte de fascination et de répulsion face à l'Église qui se manifeste lorsque Alain s'adresse à Dieu en lui reprochant son hypocrisie : « [...] En fait, Dieu respecte surtout ceux qui le repoussent et lui crachent dessus, et quand parfois un de ces enragés faiblit et retrouve la foi, Dieu l'adore plus que n'importe qui, plus que les pauvres, les enfants, les malades et les innocents. » (p. 139). En somme, Sylvain Trudel rend compte d'une culture et d'un passé religieux dont il fait ressortir les bons et les mauvais côtés. La culpabilité, vestige d'un catholicisme d'antan, est présente et émerge entre autres à travers le désespoir et les remords du frère d'Alain face au suicide de ce dernier. Culpabilité renforcée par le fait qu'il s'est tapé la blonde de son grand frère après sa mort.

Au bénéfice de l'auteur, nous reconnaîtrons qu'il n'essaye pas de trouver de solutions aux problèmes de société actuels. Se contentant de les souligner en pointant à l'occasion la religion, il fait tout de même montre d'espoir dans les valeurs humaines, sans juger, tout en déplorant l'absence de repères (problématique tout de même contemporaine) et de valeurs sans pour autant préconiser le retour de la domination de l'Église catholique. Il manifeste une tendresse indéniable pour les êtres humains, ce qui rend sa démarche sympathique. À l'occasion, un ton humoristique vient agrémenter le propos sans nécessairement le banaliser. Enfin, une certaine poésie fait bon ménage avec le discours dénonciateur, lequel s'avère à l'occasion anticlérical.

L'auteur sait combiner efficacement la virulence des propos et le ton évocateur d'un style plus poétique, passant invariablement de l'un à l'autre, et recourt à une multiplicité de tons qui fait que la lecture en vaut la peine. Des thématiques intéressantes, comme la recherche d'absolu, sont dignes d'intérêt et donnent du sens aux propos, l'aspect le plus positif demeurant la réflexion sur des valeurs de société et la condition des jeunes. Des propos qui demeurent actuels et nous renvoient à nous-mêmes.

Martin Thisdale

Gaëtan Dostie
Anthologie des poètes disparus du Québec – 1827-2007
Les Éditions du Collège Ahuntsic, 2007, 494 p.

Avec passion et lucidité, dilection et savoir, Gaëtan Dostie, sans faire fi aucunement de l'érudition ni céder à la monomanie biobibliographique, propose courtoisement ce que d'autres imposeraient pédantesquement. Un florilège, bouquet vraiment, et divers, avec ses iules caressants, ses couleurs vives, ses épines crues et ses pétales écrus, aussi ; un choix réfléchi et longuement mûri, sagement élaboré, donc, de ce que l'intention poétique peut offrir de meilleur à l'amateur passionné et au connaisseur exigeant, comme au dilettante et au simple curieux.

Des documents, fac-similés étonnants : des introuvables, des incunables (veillez bien, lecteurs, au sens étymologique, *incunabulum,* berceau) de la littérature québécoise.

Le choix est peccable, comme tous les choix : exclu de l'absolu et dédaigneux de l'absolution. Notre goût personnel ratifie, de prime vue et après coup encore cette grande ouverture de cœur et d'esprit du florimane : id est horticulteur, fleuriste et, tout ensemble, assembleur.

Bien des choses étonnantes, même pour ceux qui se piquent, comme nous, et vaille que vaille, d'être de la partie – de la patrie du poème.

Monsieur Dostie a su faire entrevoir, hors chapelle et étranger aux coteries, le caractère (osons le mot, *sacré*) de la poésie, et nous faire partager ses enthousiasmes, sans manquer jamais de les *justifier* – pour parler comme les calvinistes ! L'auteur montre que, dans sa spécificité, notre poésie rejoint l'universel ; parfois par raccroc et de bricole, ou sciemment, d'aventure ingambe ou entravée, souffreteuse ou sulfureuse, ou pétant de santé, pleine de désinvolture et saltitante, profonde et enchantée ; érudite ou populaire, petit maître et canaille, grand seigneur et paysan ; bref, que nos bons poètes ont su toucher toutes les cordes de la lyre !

Nous allions oublier le principal. L'*Anthologie* de Monsieur Dostie nous donne un furieux désir d'aller aux textes et de motiver nos emballements, comme d'en rabattre sous bénéfice d'inventaire, et tant mieux, de nos préventions mauvaises. Ce qui est le but et la raison d'être, pourrait-on soutenir, de toute anthologie. (Tenez, ce grand poète né en Haïti, Davertige, qu'à notre courte honte nous ne connaissions pas. Courons le lire…)

Aux faits ! Cinq cents pages, tout proche ; très beau format carré (environ 20 cm par 20 cm) original, élégant ; Introduction ; Notices sur les poètes (près de 90) ; Bibliographie copieuse, (150 entrées) ; Index des auteurs ; Table des matières ; Mot de la fin sur le maître d'œuvre de cette *Anthologie*.

De *la belle ouvrage* !

AHVNTSIC NON TRANSIT GLORIA VATVM

Marc Vaillancourt